

Hourya Bentouhami

# **Judith Butler**

**Race, genre et mélancolie**

**{extraits}**

Éditions Amsterdam

2022

# Sommaire

<b>Introduction</b>	<b>9</b>
<b>1. Performativité du genre et de la race</b>	
<i>À propos du mimétisme</i>	<b>33</b>
Performativité, <i>passing/queering</i>	<b>36</b>
Blanchité obligatoire	<b>57</b>
Désir de race et pulsion de mort	<b>63</b>
Tabou de l'homosexualité et fétichisme racial	<b>71</b>
Paranoïa blanche	<b>80</b>
<b>2. Biopolitique de la parenté</b>	
<i>L'humain en question</i>	<b>87</b>
Mort sociale et pathologisation des familles non-blanches	<b>90</b>
Qui peut être parent ?	<b>97</b>
Tabou du métissage	<b>105</b>
« Sois mon corps » : une pensée de la fongibilité raciale	<b>114</b>
<b>3. Politiques du nom</b>	
<i>Injure raciale et politique de la non-violence</i>	<b>125</b>
Antiracisme politique vs antiracisme moral ?	<b>130</b>
Mort linguistique et survie dans le discours : dans les pas de Toni Morrison	<b>136</b>
Occuper le genre et la race	<b>144</b>

<b>Conclusion</b>	<b>161</b>
<b>Bibliographie sélective</b>	<b>169</b>
Ouvrages et articles de Judith Butler, par ordre de publication dans l'édition originale	<b>171</b>
Ouvrages et articles sur Judith Butler	<b>174</b>
Publications sur Judith Butler, la race et la théorie <i>queer</i>	<b>175</b>
Ouvrages sur la race cités et discutés par Judith Butler	<b>177</b>
<b>Remerciements</b>	<b>179</b>

# **Introduction**

« Je me souviens que je marchais un jour dans une rue de Berkeley et qu'un gamin à sa fenêtre m'a demandé : "Tu es lesbienne ?" Comme ça. J'ai répondu : "Oui, je suis lesbienne." J'ai retourné le mot de façon positive<sup>1</sup> ».

« Maman, regarde le nègre, j'ai peur ! Peur ! Peur ! Voilà qu'on se mettait à me craindre. Je voulais m'amuser jusqu'à m'étouffer, mais cela m'était devenu impossible<sup>2</sup> ».

Il n'est pas anodin que, dans ces deux scènes – la première évoquée par Judith Butler et l'autre par Frantz Fanon –, ces échanges ordinaires de la rue soient provoqués par un enfant. C'est dans l'innocence de son jeune âge que l'infamie est *répétée*. Ces scènes sont typiques

---

1. Judith Butler, *Humain, inhumain. Le travail critique des normes. Entretiens*, trad. fr. J. Vidal et C. Vivier, Paris, Éditions Amsterdam, 2005, p. 136-137.

2. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952, p. 90.

de bien des interactions blessantes : l'enfant formule à haute voix et d'une certaine façon *innocemment* ce que d'autres discours contiennent en silence. Ce que l'enfant fait avec les mots est révélateur de la manière dont fonctionne l'imaginaire du langage. Est ainsi mise à l'épreuve la charge infamante du terme, mais aussi la capacité de l'insulte à viser juste, à atteindre son but. Cette répétition *cite* un discours préexistant qui donne sens aux mots formulés : « lesbienne » renvoie ici à ce qui est craint, abhorré et désiré en même temps, dans des représentations plus vastes historiquement, au sein d'un discours partagé qui circule sur ces êtres appelés « lesbiennes » ou « nègres », et dont l'enfant hérite en entrant dans le langage.

La question essentielle est de savoir à qui appartiennent ces termes initialement voués à l'injure, dès lors qu'ils sont répétés, rejoués et retournés dans des contextes différents du contexte initial de leur énonciation. Par ailleurs, ces termes de « lesbienne » et de « nègre » fonctionnent-ils sans connivence ? Leurs charges diffamatoires ne sont-elles pas en fait *dépendantes* l'une de l'autre ? Et pour les « retourner », en inverser la valeur, n'est-il pas précisément nécessaire de considérer *en même temps* dans l'interpellation raciale ce qu'il y a de sexuel et de morgue sociale ? Lorsque Fanon est interpellé comme « nègre », n'est-il pas simultanément dévirilisé, n'y a-t-il pas là une façon de dénier à l'homme noir la capacité d'être un mâle protecteur et puissant ? N'est-ce pas aussi le discours raciste sur l'homme noir comme danger sexuel pour les

femmes blanches respectables et pour la famille blanche en général que l'enfant récite par sa peur? N'est-ce pas comme simulacre de masculinité et de féminité déviantes par rapport aux normes de genre de la famille blanche hétérosexuelle que Judith Butler est interpellée comme « lesbienne »? Le travail de la philosophe nous permet précisément de saisir comment les processus visant à produire de la différence sexuelle et une hiérarchie entre les genres et les sexualités se greffent sur des logiques de racialisation, produisant des altérités radicales, des corps disponibles ou jetables, dotés d'une moindre valeur.

On ne peut saisir le genre comme construction sociale de la différence des sexes, de l'hétérosexualité normative et de la hiérarchisation au sein de l'humain sans exhiber ce même processus à l'œuvre dans la racialisation, celle-ci procédant par appropriation de corps à la fois désirés et répudiés, qui se retrouvent déchus de l'humanité et de la dignité. La construction du genre et celle de la race s'entremêlent. Butler doute en effet que l'on puisse saisir séparément genre et race, ou en proposer simplement une approche analogique, comme s'il n'y avait entre les deux qu'une parenté éloignée, une forme de ressemblance, sans friction :

la question n'est pas de savoir si la théorie de la performativité du genre est transposable à la race, mais plutôt de *voir ce qui arrive à la théorie quand elle est confrontée à la question de la race*. Nombre de ces débats se sont focalisés sur le statut de la « construction », sur la question de savoir si la race

était construite à l'instar du genre. Je suis d'avis que nous avons besoin de plus que d'une théorie constructiviste, que ces catégories travaillent toujours en arrière-plan l'une de l'autre, et qu'elles produisent tout leur effet lorsqu'elles s'articulent l'une à l'autre. La sexualisation des normes raciales de genre nous invite donc à voir la chose à travers plusieurs lentilles à la fois<sup>3</sup>.

Il s'agit de faire droit à cette critique de la philosophe vis-à-vis de l'analogie entre sexe, genre et race : en comparant l'oppression des femmes à la domination servile, à l'esclavage transatlantique, on occulte la dimension raciale de l'esclavage et on le déshistoricise. Dans cette approche supra-historique, la race est manquée, perdue.

Judith Butler met ainsi en évidence la « mélancolie raciale » inhérente aux discours de genre. La mélancolie caractérise ce qui est perdu sans que l'on puisse identifier clairement l'objet de la perte et en faire le deuil. Dans ce cas, l'objet perdu est incorporé, devient une partie du soi, dont il est impossible de se séparer. Là où le deuil consiste à retirer sa libido de l'objet perdu, la mélancolie est ce qui *attache* et structure la personnalité par *incorporation* de l'« objet » perdu, quoique non reconnu comme tel. L'objet subsiste alors, méconnaissable, imprononçable et irréprésentable, à l'intérieur même du corps qui

---

3. Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. fr. C. Kraus, Paris, La Découverte, 2005, p. 38. (C'est moi qui souligne.)



le répudie et qui a besoin de cette répudiation pour se sentir vivant.

Si la mélancolie affecte les sujets, elle peut aussi toucher le corps politique d'une nation, lorsque celle-ci refuse de se représenter ce que pourtant elle a destiné à la jouissance d'autrui et à la mort, et qui la constitue *intimement* : à savoir tous ces êtres tenus pour anormaux car « dissidents » du point de vue du sexe, du genre, de la classe ou de la race. En ce sens, la mélancolie n'est plus uniquement l'état de l'âme maussade, un simple dérèglement intérieur, comme dans la théorie hippocratique des humeurs. Dans la métapsychologie freudienne déjà, la mélancolie ne renvoyait pas au sentiment ordinaire, normal, d'affliction ou de désarroi mais à une pathologie de la perte et au dérèglement symbolique qui lui est associé sur la scène psychique, à l'incapacité à donner du sens à la perte<sup>4</sup>. Pour Freud en effet, à l'arrière-plan de tout processus d'identification, de tout choix d'objet d'amour, il y a la renonciation à d'autres identifications et à d'autres objets possibles. Si s'identifier c'est perdre, alors dans tout processus de subjectivation réside une perte, celle d'un attachement primaire inavouable. Butler reprend cette analyse pour l'articuler à une pensée de la norme sociale : le sujet et sa réflexivité constitutive (son autonomie, sa capacité à faire retour sur soi) sont non seulement médiatisés par des normes mais socialement institués et construits par elles, si bien

---

4. Sigmund Freud, *Deuil et Mélancolie*, introduction de L. Laufer, trad. fr. A. Oudoul, Paris, Payot, 2013.

qu'il n'y a pas de sujet sans normes et pas de normes sans sujet. En ce sens, la scène psychique est inséparable de la scène politique<sup>5</sup>. Parler de mélancolie, ce n'est pas parler uniquement de la psyché individuelle mais bien de ce qui arrive à une pluralité humaine lorsque celle-ci, comme corps politique, ne parvient pas à se représenter comment elle est affectée par certaines pertes humaines. La mélancolie est alors la conséquence d'une déshumanisation de la perte d'êtres qui ne sont pas reconnus comme appartenant au corps de la nation.

La race, au singulier, est justement ce qui renvoie à cette impossible reconnaissance : elle est ce processus de production de différences anthropologiques irréductibles, où le différent est conçu comme anormal, pathologique et punissable. Les qualités prêtées aux individus sont tenues pour déviantes dès lors qu'elles s'écartent des représentations de ce qu'est un « vrai » corps, un corps « normal ». Ce constat de déviance s'accompagne de représentations stéréotypées : les personnes caractérisées par ces propriétés jugées déviantes ou aberrantes deviennent interchangeable. On appelle « fongibilité » ce processus d'essentialisation et de convertibilité anthropologique, selon lequel tout individu peut être remplacé par son équivalent au sein de sa population d'appartenance réelle ou supposée. Il est inhérent au fonctionnement de la race. L'une des visées principales de cet ouvrage sera de montrer en quoi les réflexions

---

5. Judith Butler, *Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre*, trad. fr. J. Rosanvallon et J. Vidal, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.

croisées de Judith Butler et Catherine Malabou dans *Sois mon corps* ouvrent des perspectives inédites pour comprendre ce processus de fongibilité, que Judith Butler explore aussi à travers ses discussions avec l'historienne Saidiya Hartman, autrice de l'ouvrage phare *Scenes of Subjection*. D'un point de vue phénoménologique, il s'agit de désigner par là le fait que la rencontre avec un individu est sans cesse niée comme événement affectif – dont la marque bouleverse l'ordre de mes pensées et de ma sensibilité corporelle – et ramenée au simple heurt, au croisement avec une population tenue pour anti-humaine du fait des propriétés (culturelles, sexuelles, psychologiques) auxquelles elle est associée. En termes butlériens, la racialisation relève du refus de maintenir l'adresse ouverte et implique de réduire toute question relative à la rencontre à la seule question « Qui es-tu ? », tout en pré-déterminant la réponse<sup>6</sup>.

Corrélativement, il faut entendre par « genre » les rôles, les conduites, les expressions et les identités socialement construites pour les hommes, les femmes, les filles et les garçons, et les personnes de divers sexes. En ce sens, c'est le système de normes hiérarchisées entre individus mâles et femelles, entre ce qui est dit masculin et féminin. C'est donc aussi la construction sociale, historique, de la différence sexuelle en deux sexes censément premiers, naturels et opposés, binaires. Par là même, le genre renvoie également à la construction de

---

6. Judith Butler, *Le Récit de soi*, trad. fr. B. Ambroise et V. Aucouturier, Paris, Puf, 2007 ; Judith Butler, « Violence, non-violence : Sartre, à propos de Fanon », trad. fr. I. Ascher, *Actuel Marx*, 2014/1, n° 55, p. 12-35.

la différence et de la hiérarchisation entre les sexualités, avec une sexualité considérée comme normale (l'hétérosexualité) à partir de laquelle les autres sexualités (notamment l'homosexualité) sont jugées déviantes et aberrantes. Le sexe ferait quant à lui référence aux caractéristiques biologiques et physiologiques généralement attribuables à la naissance. Toutefois, dans *Trouble dans le genre*, l'ouvrage majeur qui a fait largement connaître ses thèses sur le genre, Butler prend une certaine distance avec cette différenciation entre sexe et genre, dans la mesure où elle considère que le sexe est *aussi* du genre. Pour elle, en effet, le genre caractérise aussi la croyance et le discours qui font du sexe quelque chose qui serait justement hors du discours, comme si le genre était le déploiement social et culturel d'un sexe conçu comme élément naturel lisible dans l'anatomie, les hormones, les chromosomes, avant le texte social qui lui donne sa signification et qui donc, en réalité, le produit<sup>7</sup>.

Le genre est « troué » au sens psychanalytique du terme, c'est-à-dire que c'est un signifiant qui ne renvoie qu'à d'autres signifiants : parler de genre, c'est bien souvent présupposer fantasmatiquement un sexe naturel, donné, qui ne serait pas construit socialement, or cet objet est en fait fictif, absent, bien qu'il fasse *effet*. L'efficacité politique (soit la normalisation des conduites qui résulte des attentes liées au genre) tient à la dimension performative des discours tenus sur le sexe, le genre et les sexualités.

---

7. Judith Butler, *Trouble dans le genre*, *op. cit.*, p. 69.

Le terme « performatif » a été inventé et popularisé en 1962 par John L. Austin, avec la publication de *How to Do Things With Words* – littéralement : « comment faire des choses avec des mots » –, qui entendait montrer dans quelles conditions des énoncés pouvaient être considérés comme des actes. La force des énoncés et des représentations ne leur vient pas de leur vérité ou de leur fausseté, c'est-à-dire de leur capacité à décrire le réel, comme si celui-ci précédait le discours que l'on tient sur lui. Les énoncés sur le sexe, le genre et la sexualité sont dits « performatifs » par la philosophe car, alors même qu'ils se présentent comme des énoncés descriptifs, ils sont en réalité des actions, des interventions dans le monde.

L'originalité de cette approche est d'avancer que, paradoxalement, sexe, genre et sexualités sont des pratiques *prescrites* dans la mesure même où elles sont *décrites*. Ces discours ont la capacité de faire advenir le réel. C'est donc la représentation qui produit la conduite attendue, et non l'inverse. Les représentations idéalisées du sexe, du genre et de la sexualité produisent des effets matériels : elles induisent une adaptation mimétique aux modèles de ce qu'est un/une (véritable) homme/femme, mari/épouse, père/mère. Cette opération mimétique induit une sacralisation de la différence sexuelle comme puissance de symbolisation et de création du lien affectif, parental et social. Nous acceptons que ce n'est qu'en respectant ces attentes liées à la représentation sociale de ce que sont un sexe, un genre et une sexualité « normaux » que notre corps, nos amours

et nos attachements seront légitimés. Ces répétitions ordinaires façonnent un discours de soi, de la famille et de la nation qui repose sur des exclusions hors du champ symbolique. Les pratiques de genre conduisent à disqualifier certaines formes d'amour (érotiques, conjugales, parentales) et certaines affiliations culturelles ou religieuses. Cela a été le cas des amours « mixtes » à l'époque coloniale, rendues illégitimes et privées de toute puissance de symbolisation et de transmission. Les personnes qui désobéissent aux normes de genre (définies par l'obligation à l'hétérosexualité et à la lisibilité de son sexe dans un régime valorisant la seule différence des sexes) se voient restreindre l'accès au langage, à la sphère politique et aux droits (droits à la parentalité, à la conjugalité, à la filiation et à l'héritage), c'est-à-dire à l'existence sociale et à la réalité. À ce titre, le genre est surtout ce qu'il faut déconstruire pour qu'il puisse devenir le nom d'une subversion.

{fin de l'extrait}